Anton Voyl n'arrivait pas à dormir.

Georges Perec

CONTRAINTE

TRIC TRAC

le bruit des choses heurtées

Novembre 2020

n° 64

TABLE DES MATIÈRES

notre invité

ANTOINE CHARBONNEAU-DEMERS

CONTRAINTE

BÉATRICE MARISSAL

MICHÈLE DES ROSIERS

AMÉLIA SLAMA

MÉLODIE LARUE

CAMILLE RACICOT

ÉMILIE SÉGUIN LEMIEUX

ÉMILIE SINCLAIR

ALEXANDRA-JADE TURCOTTE

MYRIAM DALPÉ

MARILOU BESSETTE

MOUKTAR HOUSSEIN AWALEH

CATHERINE FORTIN

ÉMILIE IMBERT

notre invité

ANTOINE CHARBONNEAU-DEMERS

PRÉSENTATION

Antoine Charbonneau-Demers est né à Rouyn-Noranda, en 1994. Après des études en art dramatique et en création littéraire, il se consacre principalement à l'écriture. Il est l'auteur de quatre romans publiés depuis 2016 : *Coco* et *Good Boy* chez VLB Éditeur, *Baby Boy* aux Éditions les Malins et Daddy, écrit et autoédité durant le confinement, au printemps 2020.

Au cours d'un atelier donné à distance (pandémie oblige!), il a proposé une méthode d'écriture fondée sur le journal intime, permettant de reconnaître les enjeux, les personnages, les obsessions — les contraintes, aussi — qui se retrouveront éventuellement dans un projet littéraire.

CONTRAINTE

MORNING SEX

À cœur comblé
Coulé et creux
Collant café
Et corps cireux

Carcasses séismes
Cantant calice
Cassant charisme
Et concepts lisses

Vont vides volants
Voilant visages
Et vagissant

Ces soies soleil
Sans censure sans
Sirop sommeil

Béatrice Marissal

2020 : LES RENDEZ-VOUS PERDUS

Boire un café dans l'autobus. Manger un popcorn extra beurre au cinéma. Visiter une expo au musée. Aider ma voisine avec son épicerie. Suivre un cours de danse. Jammer avec mes amis. Flâner à la bibliothèque. Assister à une pièce de théâtre. Avoir de l'argent comptant dans mon portefeuille. Tenir le poteau à mains nues dans l'métro surpeuplé. Écouter les conversations des gens. Donner une poignée de main. Manger dans la même assiette que mon collègue. Me gratter la face. Me frotter les yeux. Tenir la main de quelqu'un qui feel pas. Pique-niquer avec mes amis pis partager d'la bouffe ; *double, triple dip*. Aller bruncher avec toute ma famille. Faire l'épicerie sans faire la file, sans suivre de flèches. Toucher aux items. Sentir un fruit.

Partir en road trip d'un jour à Plattsburgh pour aller magasiner au Target pis souper au steakhouse su'l bord d'la frontière. T'sais, où y'a les p'tits pains mous pis chauds avec du beurre à cannelle ? J'aime même pas ça, le beurre à cannelle, pis ça me manque. Boire le verre d'une cliente qui a pris juste deux gorgées avant de quitter sa *date* désastreuse. Travailler sans masque pis sans visière. Pas devoir laver une salle de bain à chaque heure. Pas devoir gérer des adultes qui veulent aller faire pipi pis qui respectent pas la distanciation sociale. Pas avoir à dire « distanciation sociale ». Manger quelque chose sur la route sans penser à m'laver les mains d'abord. Organiser une fête à la maison. Partager un joint dans un party de cuisine. Frencher le gars qui me cruise depuis deux semaines. Ressentir la chaleur humaine.

Pas devoir gérer cette ostie d'anxiété qui déborde de partout. Pas penser à trimballer un masque pis du Purell. Pas rappeler aux inconnus de se tenir loin. Me permettre de penser à l'avenir. Partir en voyage. Voir tous, tous mes amis, pas juste mon cercle rapproché. Chanter avec toutes mes tripes au karaoké. Croiser plein de gens sur la route au travail pis m'imaginer leur vie. Leur faire un beau sourire. Aller au resto avec une gang d'amis. Faire un *high five*. Donner un bec sur la joue de grand-maman. Sentir sa main sur mon dos. Entendre son rire dans mon oreille.

Aller dans un party chez quelqu'un que j'connais pas vraiment. Rencontrer des nouvelles personnes. Ramener quelqu'un chez moi. Voir plein de shows dans un festival. Prendre d'la drogue pis aimer tout l'monde. Danser, danser, encore danser. Me lier d'amitié avec la fille dans toilette d'à côté parce qu'elle avait pu de papier. Voler la pinte de quelqu'un qui m'fait chier, *tin, ça y apprendra*. Embrasser mes amis aux coups de minuit au jour de l'An; c'est dans ma liste parce qu'on pourra pas. Ressentir ce drôle de feeling quand j'me réveille d'une virée imprévue, qui m'a un peu mise dans marde côté *deadlines*, mais j'regrette rien. Voir plein de monde. Faire des câlins, des longs câlins. Esti, me faire donner un câlin par le *weirdo* avec une pancarte au métro Mont-Royal. Finir dans un *after*, parce que j'suis encore *full high* à trois heures du matin, pis qu'j'ai pas envie d'aller me coucher.

Pis voir ton sourire. Te prendre dans mes bras. Mettre mon nez dans ton cou. Sentir ta peau contre ma peau.

SUR LA SCÈNE

Elle n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. Vêtue de noir et de blanc, elle était neuve. Il faisait chaud et froid en même temps. Sa respiration était lente, mais tendue. Une force inconnue pressait âprement sur sa trachée, elle pensait vomir. Sans qu'elle s'en aperçoive, elle s'était avancée jusqu'au bord d'un fossé abrupt bordé d'ombres qui la fixaient d'yeux stoïques. Elle grelottait. Une larme glacée courait sur la vallée de son dos, ou était-ce la caresse sinistre d'une araignée? Une lumière jaune l'éblouissait, comme un soleil dans une chambre noire. Elle reste un instant immobile, figée. Le temps s'étire, mais s'écoule tout de même trop vite pour la laisser retrouver ses esprits. Ses mains glacées sont moites; sa langue, sèche. L'émergence d'un automatisme, tel un spectre, la transporte à son insu jusqu'au petit tabouret caché derrière elle. Elle avance ses mains et les dépose sur les dents trop blanches d'un sourire, le sourire d'un géant noir, silencieux. C'est son dernier moment à elle, la dernière respiration accordée. Elle ferme les yeux, essaie de faire cesser le tumulte, bien que la salle soit sans bruit. Le temps s'arrête. Après une brèche dans l'espace-temps, ses doigts dansent. Ce rêve magique fait tout disparaître autour, sauf la bête sombre qui entonne son chant envoûtant

Amélia Slama

CAUCHEMAR EN NOIR

Ama fut réveillée, au cours de la nuit, par un bruit sourd. Peu après, des hurlements, à fendre le cœur, résonnèrent dans tout le village. En panique, elle se cacha sous ses draps de soie, tout comme ses deux jeunes frères qui, pourtant, se prenaient souvent pour de preux chevaliers. Les photos au mur, le vase de sa mère et les verres anciens commencèrent à tomber par terre et à se briser. Leurs parents vinrent les chercher pour les amener au sous-sol avec d'autres enfants, dans un noir et un silence complet rempli d'angoisse et de pleurs. Le plafond était parsemé de trous fumants d'où tombaient des morceaux de verre. Ama et ses petits frères entendaient des enfants affolés, des voix inconnues et complètement incompréhensibles. À travers les planches clouées à la fenêtre, ils voyaient des dizaines de chars et de personnes drôlement bien équipées arriver et partir rapidement. Tout à coup, une vague de poussière envahit la pièce, faisant tousser ses occupants. Ama, essayant de déplacer des planches, s'ouvrit le bras. Les enfants passèrent plusieurs jours à manger du pain sec et à boire de l'eau sale. Plusieurs des enfants du sous-sol tombèrent gravement malades. Une nuit, ils virent la maison d'en face prendre feu, ce qui fit beaucoup de victimes. Le bruit des explosions, du grésillement, du fracassement et des hurlements qui venaient de l'extérieur étaient à vous glacer le sang. Puis ce fut le tour des deux frères d'Ama qui eurent de fortes nausées suivies par la fièvre et la perte de sang. Ama se mit à pleurer. Plus tard, quand elle parvint finalement à sortir, elle reconnut le corps de sa mère et les vêtements de son père. Une rage monta en elle. Ama prit un fusil, alla en plein milieu de la place publique du village et tira. Les combattants s'arrêtèrent, virent l'état d'Ama en larmes et décidèrent de conclure un traité de paix. Ils reconstruisirent les bâtiments et soignèrent les blessés.

Mélodie Larue

CHASSE D'EAU PERPÉTUELLE

Olivia (ou la contrainte de l'âge)

J'avais tout juste quatorze ans la première fois que je vis Olivia. Sa silhouette longue et pêche me rappelait celle de la princesse Raiponce.
« Ark, c'est pour les bébés! », que j'avais l'habitude de crier au visage de ma sœur lorsqu'elle regardait le film de Disney.
Laissez-moi vous dire qu'il n'y avait alors là rien de bébé du tout.
Je nettoyais les vitres intérieures du dépanneur en face de sa boulangerie. Nul besoin de mentionner que ces vitres auraient gagné le concours de propreté de toutes celles du village. J'inventais des excuses pour me rendre à sa boulangerie, pour que, chaque fois, je lui fasse répéter la liste complète de ses viennoiseries, et que, chaque fois, je prétende avoir eu envie de chaussons. « J'avais oublié que vous n'en vendiez pas. »

Elle conduisait une MINI Cooper bleu poudre. J'avais même mémorisé sa plaque d'immatriculation.
365 MYH.
Ouain, mes amis aussi me trouvaient fou.
Et puis, un jour, mon patron voulu casser mes plans de mariage.
« Elle a vingt-huit ans. Bonne chance. »
Criche. Plouc. Floche.
C'était le bruit de mon cœur déchiré, puis jeté dans les toilettes publiques dégueulasses.
Le lendemain, j'ai démissionné.

Béatrice (ou la contrainte de l'autre)

J'avais réussi à rassembler quelques morceaux de mon cœur dans les égouts pour en faire quelque chose de pas pire.
Avec Béatrice, c'était différent. À elle au moins, j'avais semi-passé un commentaire comme quoi ses ongles rose flash étaient jolis : j'étais dans la bonne voie. Et j'avais seize ans, donc, déjà *frenché* (oui oui, rien de moins).
On pouvait parler des heures « de tout et de rien » comme ils disent, les vrais amoureux. Et elle m'appelait son meilleur ami! Juste la coche avant « chum »! Malade!
Elle me trouvait même mignon.
Mignon.
Tout était de mon bord!
Un jour, alors que je prenais mon courage à deux mains pour lui révéler l'inévitable, c'est-à-dire, que le destin nous liait jusqu'à la mort, je l'ai surprise en train de *frencher* Martel.
(Oui, *frencher* ! Ark!)

Re-criche. Re-plouc. Re-floche.

Polly (ou la contrainte du moment)

Amour Trois n'a pas été plus fructueux que les deux premiers, désolé de vous décevoir. Si vous êtes en quête d'une fin romantique genre *Nothing Hill*, vous pouvez passer.
(Non, faites pas ça siouplait.)
Après avoir tenté de recoller la patente qui nous fait vivre, j'ai replongé dans l'abysse pour Polly.
Elle, j'avais des chances. Nous étions assez proches, je n'en dis pas plus.

(Ok, je vous le dis : on a couché ensemble! Oui oui, dans un lit, pour de vrai, tout nus même!)
Pourtant, chaque fois que je l'invitais à sortir, *c'était pas le moment*.
Pas grave, je réessayais. Croyez-moi, ça en valait la peine. J'allais bien y arriver un jour.
Et ce jour arriva. Mais pas comme je l'avais imaginé.

Elle me dit : « Non, Phil, tu comprends pas. Ce sera *jamais* le moment pour nous. »
J'avais envie de lui répondre : « Mais c'était bien le moment dans ta chambre, vendredi soir… », mais je me suis retenu.
Mon cœur alla faire un tour au centre de traitement des eaux cette fois.
Ouain, j'en étais là.
Et c'est loin, le centre le plus proche est à Laval.
Faudrait que je m'y mette tout de suite.

Qui sait, peut-être que l'amour de ma vie filtre en ce moment même les eaux usées de Montréal.

LA LECTURE SALVATRICE

J'ai consulté la définition de *contrainte* dans le dictionnaire. « *Action de contraindre, de forcer quelqu'un à agir contre sa volonté ; pression morale ou physique, violence exercée sur lui.* » Ou « *Obligation créée par les règles en usage dans un milieu, par les lois propres à un domaine, par une nécessité, etc.* »

C'est une description qui pose autant de questions qu'elle n'en élucide. Pourtant, nous sommes tous familiers avec cette notion. La contrainte réduit notre liberté d'agir, de penser, d'aimer, de vivre. Chaque jour, nous fuyons celle-ci et croisons nos bras au-dessus de notre tête en espérant ne pas être écrasés par elle. Toute notre vie se résume à être obligé d'avancer sur une ligne droite, tracée par les lois, les normes sociales et les valeurs que l'on nous dicte au lieu de celles que l'on décide. Il est difficile d'en dévier sans chuter dans la dissidence.

Pour oublier ces limites envahissantes, les humains font avec ce qu'ils peuvent. Certains s'enivreront avec de l'alcool et d'autres, avec des livres.

Nous ne prenons pas juste un livre pour apprendre, nous le choisissons pour ressentir, pour nous connecter avec nous-mêmes, pour réfléchir. Nous nous oublions et laissons place aux images qui défilent dans notre tête. Les bouquins peuvent nous envoyer dans l'espace même si nous ne sommes pas astronautes, ils peuvent nous transporter dans les profondeurs de l'océan même si nous ne sommes pas scaphandriers ou dans une petite galerie d'art parisienne même si nous ne sommes pas Français. C'est une bibliothèque infinie d'images et de possibilités que nous offrent les livres. Nous lisons pour entrer dans un monde où les gens ne sont pas contraints de faire ceci ou cela. Nous lisons afin de vivre une histoire qui, ne serait-ce que pour dix minutes, une heure ou une journée, nous fait oublier qui nous sommes et nous anesthésie de l'épée de Damoclès menaçant nos têtes. Les livres ont la faculté fascinante de pouvoir rassembler des personnes de tous les horizons, avec des histoires uniques, liées ensemble par des mots sur du papier.

Je veux créer ce monde.

Je veux créer un Nouveau Monde où les gens simples pourront aller et venir dans un rêve éveillé. Je veux construire un univers qui marquera les esprits aussi puissamment qu'une personne que l'on rencontre et qui nous touche pour le reste de notre vie. Je veux imaginer des personnages qui tailladeront les lecteurs d'un coup de poignard dans le cœur au point d'y laisser une trace indélébile. Je veux tellement les marquer qu'ils en tomberont amoureux ou qu'ils les détesteront d'une haine profonde. Je veux tant les marquer qu'ils les analyseront, qu'ils en débattront, qu'ils batailleront pour eux. Je veux que ce monde ne soit pas seulement le mien, mais le leur aussi. Je veux que mes histoires les fassent sourire, pleurer et être en colère. Qu'ils pleurent à en vider une boîte de mouchoirs ou qu'ils rient à en avoir mal aux joues. Quand la réalité deviendra trop ennuyeuse et dure, je veux qu'ils prennent cet univers et se l'approprient. Qu'ils créent des œuvres d'art, des *fanfictions*, des costumes. Je veux que mes lecteurs se réunissent par milliers, unis pour rêver, construire et rencontrer des personnes qui partagent toutes une même passion.

J'ai commencé à lire, car j'avais envie de me reposer des contraintes, m'ancrer dans un autre univers et vivre de nouvelles aventures qui n'étaient pas les miennes. C'est pour ces raisons que je lis encore aujourd'hui et que je lirai toute mon existence. C'est ce que je désire donner à mes lecteurs. Quand on écrit, ce n'est pas juste des mots que nous offrons à un public, c'est une partie de nous. Nous pensons ne posséder qu'une seule vie, qu'une seule chance, mais les livres ont la magie de pouvoir faire vivre à l'Homme une centaine de vies.

Émilie Séguin Lemieux

L'ANGOISSE DU POUSSIN

C'est dur de se pondre. Je dis bien *se* pondre, pas simplement pondre, encore moins pendre. Je ne suis ni poule, ni suicidaire. Je parle de la ponte au figuré, de celle qui permet de trouver sa voie. Certains la vivent très jeunes et d'autres, beaucoup plus tard. Dans tous les cas, on les identifie très aisément : pas nécessairement brillants, talentueux ou chanceux ; simplement assumés. Ils savent ce qu'ils veulent dans la vie. Ils se connaissent eux-mêmes. Rien ne semble pouvoir les ébranler.

Dans la hiérarchie gallinacée, j'équivaux certainement à un poussin, peut-être même à un simple embryon. J'ignore qui je suis et pourquoi je suis. Je doute de moi-même, constamment. J'appréhende l'avenir autant que je l'espère. Je désire ardemment qu'on m'aime, qu'on m'apprécie, qu'on m'admire. J'interroge souvent la signification de ma présence sur Terre ou même la véracité de mon existence.

Mourir me terrorise. Fait rassurant : rien n'indique que je vis réellement. Certes, le battement de mon cœur, la régularité de ma respiration, la chaleur de ma peau, le son de ma voix, la vitesse de mes pas, le roulement de mes articulations et le clignement de mes yeux tendent à le prouver, mais insuffisamment. J'ai besoin d'une démonstration indubitable que je vis et, donc, que j'en mourrai.

Presque toutes les nuits de mon enfance, ces dilemmes m'ont tourmentée. Après chacun de mes mauvais rêves, qui pouvaient revenir plusieurs fois par nuit, j'angoissais. Pour me calmer, je me construisais un nid en m'entourant de dizaines de peluches. Cette forteresse textile constituait mon dernier rempart face à la

Émilie Sinclair

monstruosité de l'inconnu, de l'indécis, de l'irrésolu. La couette sous le nez, les genoux au menton, je fixais le plafond en me demandant « pourquoi ? ». Dans ces moments de frayeur existentielle, je sentais mon lit tourner. Je croyais tomber dans un trou noir et me perdre dans l'infini. Mon matelas devenait un vaisseau naviguant dans l'immensité du néant. Je me transformais en poussière. J'étais tout à fait rien.

À présent, je ne cauchemarde plus. Je dors paisiblement, à quelques rares nuits d'insomnie près. Toutefois, je ne peux me départir de cette sensation de chute, de cet âpre contact avec l'incommensurabilité de l'être. J'adorerais en être capable, mais une poule semble plus près de s'envoler que moi d'y arriver. Je me poserais moins de questions. Je cesserais de poursuivre une vérité cachée. J'échapperais à une rhétorique épuisante de vérité et d'illusion, de plein et de vide, de mouvement et d'inertie. J'existerais pour et dans le moment présent. Je vivrais heureuse. Je resterais ignorante et calme, mais indûment et sottement crédule face au mystère de l'existence. Finalement, je refuse d'être leurrée par l'attrait de la ponte. Je préfère nettement la vie de poussin.

À LA RECHERCHE D'UNE ÂME PERDUE

Du jour au lendemain, le gars que j'ai côtoyé pendant quatre ans s'est évaporé. Tout ce qui faisait de lui un ami aimable et sympathique a disparu, et la raison m'échappe. Ai-je raté quelque chose? Suis-je responsable?

Il m'a dit qu'il ne se sentait plus comme lui-même depuis quelque temps. « Le Milou que tu connaissais n'existe plus, c'est comme ça. C'est tout. » Lui-même peine à mettre le doigt sur ce qui s'est passé, et ça lui passe six pieds par-dessus la tête. Comme si le Milou disparu ne méritait pas qu'on prenne le temps de comprendre ce qui lui est arrivé. Comme si toutes ses belles qualités n'avaient été qu'illusions. Étais-je la seule à l'avoir connu?

On m'a dit de mettre ça derrière moi, qu'il était futile de me rendre triste pour cela. « D'ici quelque temps, ça ne sera qu'un vague souvenir, tu n'y penseras même plus. Divertis-toi et ça passera. » Mais si je ne suis pas là pour me rappeler ce garçon formidable qui était si heureux, qui le fera? Qui se souviendra de sa joie de vivre qui a si soudainement disparu? Qui cherchera à comprendre ce qui lui est arrivé?

Parce que je refuse de croire qu'il a simplement changé comme le fait un adolescent qui passe à l'âge adulte. Mon meilleur ami était une personne formidable, toujours à l'écoute des autres, toujours là pour faire rire ses proches. Je l'ai vu au fil des semaines perdre intérêt pour les choses et les personnes qui lui étaient chères. Je l'ai vu cesser de faire des efforts pour atteindre les buts qu'il chérit depuis son plus jeune âge. Je l'ai vu m'abandonner petit à petit pour finalement me dire qu'il ne s'intéresse plus du tout à moi et que l'on devrait prendre nos distances. Et ça, ça n'est pas dû au vieillissement.

J'ai voulu crier. Lui dire que je ne le reconnaissais plus et que je voudrais être là pour l'aider à y voir plus clair. Lui dire que je sais qu'il ne va pas bien et que je suis là pour lui. J'ai voulu comprendre ce qui s'était passé pour qu'il change radicalement, pour qu'il décide du jour au lendemain d'abandonner tous les plans qu'il avait. Mais il était déjà parti. Envolé vers un monde où je ne suis pas, et où il n'est plus lui.

Depuis un mois, je vis dans ce drôle de monde où je suis contrainte d'accepter la disparition de mon meilleur ami sans pouvoir comprendre ce qui lui est arrivé, sans savoir s'il va bien. Contrainte d'accepter ce nouveau Milou qui n'a rien de celui que je connaissais.

Contrainte de faire le deuil de quelqu'un qui est toujours vivant.

Notre histoire se déroule dans un établissement de repos réputé situé en bordure des Alpes suisses dans le canton du Valais. Un endroit absolument enchanteur qui se caractérise par son climat doux, ses montagnes majestueuses et son étrangeté statique.

Bruit de semelle claquant sur le plancher dur. Écho, écho, écho… L'écho se répercute sur le carrelage. Les lignes des murs s'étirent. Haut, le plafond. Douce, la lumière. C'est vraiment une belle chambre. Magnifique, épurée, des angles droits parfaits. Des murs blancs à panneaux tout en stuc, une porte sans poignée, une table de chevet. « On dirait l'intérieur d'un cube où chaque petite chose trouverait sa place, pensa-t-elle. Est-ce que quelqu'un vient de sortir ou ai-je rêvé? » Les machines autour d'elle émettent des sons apaisants. Elles vivent leur vie de machine. Une aiguille fichée dans son bras la connecte à ces réconfortants appareils : « De toute manière, je ne pourrais aller nulle part avec cet attirail. »

Elle regarde les murs, le plafond et encore les murs. Elle sourit en se disant intérieurement : « Tout ceci est parfait. Une rassurante illusion de *perfection*. Ces surfaces qui m'entourent, qui me protègent, elles me font penser à… une boîte! »

Notre histoire se déroule dans une boîte blanche située en dehors de notre continuum espace-temps. Un endroit agréable, mais indéfini, où le temps fonctionne différemment.

Silence, silence, silence… Le silence fait écho et devient assourdissant, la blancheur de la place éblouissante. Tempes battantes, début de migraine. Tellement d'amour. Nausée. Vertige. Les lignes des murs s'étirent encore et encore.

Elle n'est pas seule dans la boîte. « Je vais tomber, dit l'autre personne » et elle tombe.

Le carrelage du plafond est dur. La porte ne s'ouvre pas. Pourquoi ne s'ouvre-t-elle pas? Pourquoi n'y a-t-il pas de poignée? Panique. Non, tout va bien. La boîte est bienfaisante.

Elle ouvre lentement les yeux. Elle regarde ce visage aux traits anguleux et aux yeux rassurants qu'elle connait par cœur. « Je t'aime ma petite boîte chérie, mais je souhaiterais voir la pièce suivante ».

— Bien sûr, laisse-moi t'aider.

D'une main agile, d'une main pleine de dextérité, elle saisit le cube blanc. Elle le manipule avec soin. Tellement de tendresse. Elle le glisse méticuleusement dans la boîte suivante. Ah oui! Il y a tout de suite une différence. Les murs blancs l'englobent toujours, mais, cette fois-ci, elle aperçoit de grosses veines pourpres, palpitantes qui montent vers le haut plafond et dont les ramifications ne finissent pas de s'étendre.

— Ce sont des arbres.

Des arbres! Évidemment. Montre-moi davantage. Avec assurance, la main recommence le geste. La pièce blanche se remplit d'un liquide bleu et sucré.

— C'est la mer, la mer est sucrée et nourricière.

La pièce suivante contient une maison en flamme. La maison souffre d'une maladie inflammatoire. Il faut lui appliquer un baume pour la soulager. Ça ne fonctionne pas. Les murs s'effritent. De gros copeaux tombent. Elle sent son cœur se serrer dans sa poitrine. « Je l'aimais cette maison, dit-elle »

— La racine cubique de ce nombre est orange.

— *Notre histoire se déroule dans une boîte blanche.*

Qu'importe si mon cœur grossit. Qu'importe s'il défonce ma cage thoracique. Qu'il remplisse la boîte blanche. Montre-moi davantage. Montre-moi tout! Prends la minuscule boîte blanche qui se trouve dans la pourpre et mets-les dans une plus grande et ensuite, mets-les dans une encore plus grande. Prends la boîte bleue et mets-la dans la verte, la verte dans la jaune, la jaune…

— Attention à l'aiguille ! Tu vas endommager la machine !

LES ARCS-EN-CIEL FANENT TOUJOURS

Les saisons, emportées par le vent qui se refroidit, me regardent avec un air méprisant. L'été me fixe de haut, il me juge et me crie des remarques blessantes. Les couchers de soleil, avec leur couleur plus rosée que le jus de fraise qu'on a bu tous les matins, continuent d'exister quelque part où mes yeux ne se rendent pas. Les temps chauds courent plus vite que mes joies, le froid glacial prend encore toute la place. Le temps nous rattrape aussi vite que la rosée du matin qui oublie de tomber.

Plus tôt hier, l'automne m'embrassait de toutes ses forces. En quelques jours, je suis tombée amoureuse du temps humide et des rhumes saisonniers. J'ai aimé du plus profond de mon cœur la couleur des feuilles. Mes yeux, autrefois incertains, comprennent maintenant la beauté du monde entier, les arcs-en-ciel qui pendent des arbres me rappellent que la vie est admirable. Admirable, mais fugace. La vie, comme l'automne, s'enfuit trop vite. Ce qui est aimé ne dure jamais longtemps : les choses éphémères sont toujours plus merveilleuses. Les habitudes ternissent, et la brève transition, créée par l'automne coloré, prépare pour un hiver monotone et monochrome. Le temps nous rattrape aussi vite qu'un oiseau qui migre en retard.

La blancheur des arbres, celle des rues, celle des toits et celle de mes pieds après une trop longue marche augmentent l'écart entre la couleur et la lactescence de mes yeux. Le visage trop blanc, les manteaux trop longs, les pieds qui traînent dans un mélange de sel et de neige brunie par l'asphalte : l'hiver est interminable et frigorifique. Parfois, des vestiges de feuilles de couleur refont surface : j'ai l'impression d'être une archéologue qui déterre enfin un morceau d'espoir. Par la fenêtre, j'entends la déneigeuse qui fait toujours trop de bruit, elle hurle comme si elle voulait que quelqu'un la sauve de l'emprise du froid. La voiture n'est plus que poussière dissimulée sous un grand tapis blanc, les passants pourraient croire qu'il s'agit d'une tactique pour impressionner les invités. Le temps nous rattrape aussi vite qu'un lièvre qui fuit l'obscurité.

Alors que les bottes d'hiver deviennent faciles à lacer, les oiseaux recommencent à chanter. Le chant des oiseaux, c'est la méthode la plus efficace pour déneiger : dès qu'un de leurs sons aigus se fait entendre, la neige disparait de façon presque immédiate. C'est comme si leur chant était une alarme qui activait le soleil, qui entamait enfin la fonte de la glace. Les oiseaux n'ont jamais appris à patiner, ils cherchent donc à chasser l'hiver. De cette musique éternelle, il naît chez les explorateurs urbains des ambitions de chasseurs de projets, de pêcheurs d'espoirs. Le printemps fait naître les fleurs et les amours, mais il tire inévitablement à sa fin. Dès lors, des fruits s'imposent à la place des fleurs, on en fait ensuite du jus de fraise et puis tout est à recommencer. Le temps nous rattrape aussi vite que celui qui lui court après.

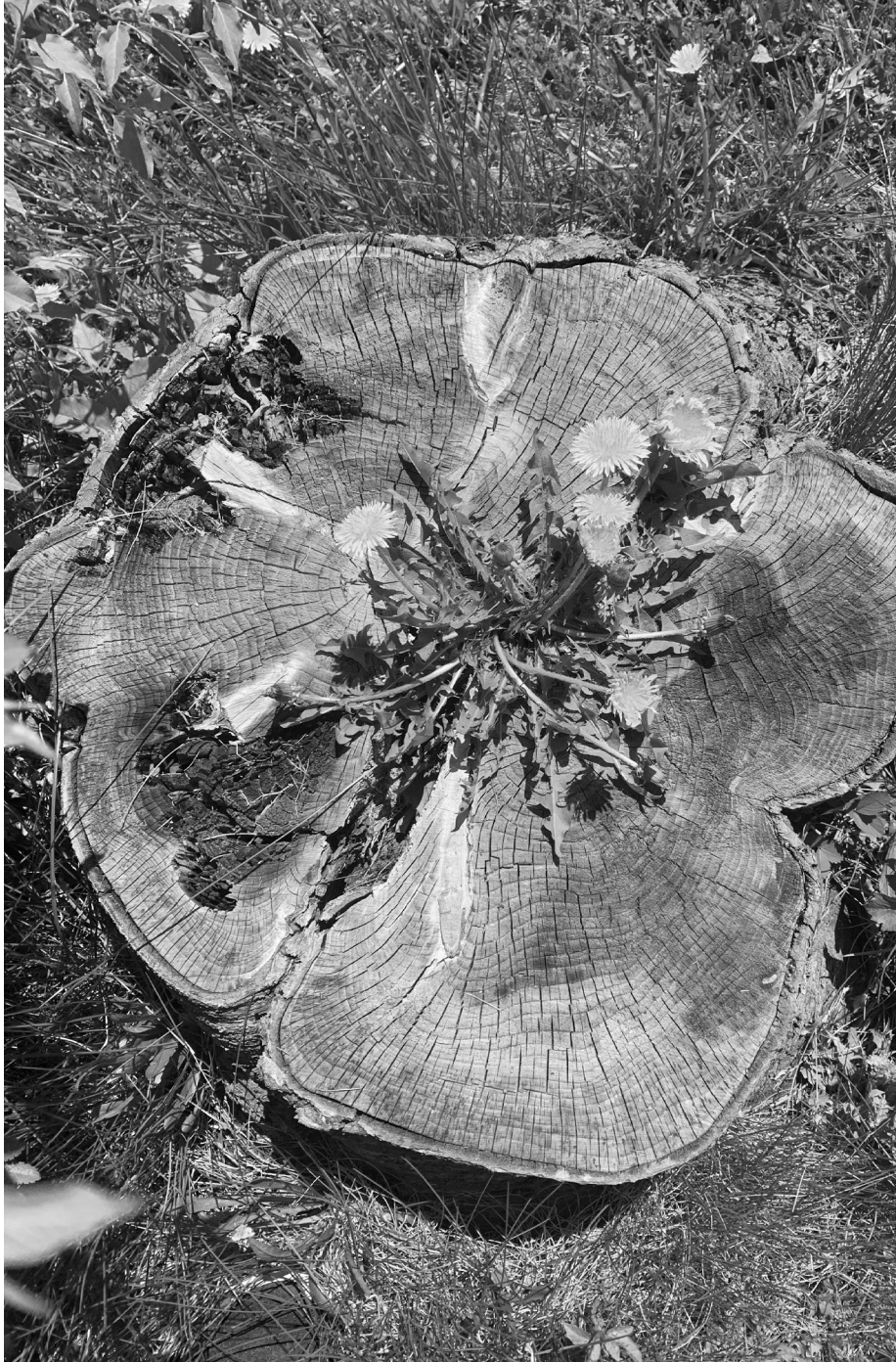
Marilou Bessette

ANONYMAT

Je rentrais de l'école. Dans le métro, une marée humaine embarquait et débarquait des wagons. Dès lors, je reçus une notification sur mon cellulaire. Réception d'une photo via *AirDrop*. Tel l'âne de Buridan, je pesai le pour et le contre. Tiens, jette un regard inquisiteur à ta gauche et à ta droite pour deviner l'expéditeur. Aucun passager ne me signalait le moindre soupçon. Mes doigts fébriles autorisèrent mon cellulaire à accueillir cette offre peu commune. L'image grotesque d'un gars suçant un autre, l'air un peu gêné, me sauta aux yeux. Un froid épouvantable me glaçait les mains et mon cœur battait à tout rompre. Pourtant, j'étais piqué par une curiosité vorace. Et par quelle soif insatiable j'étais transporté! Et, ding! Une autre. Le mystère piquait ma curiosité. Je m'y précipitai sournoisement, mon radar oculaire scrutant une image de deux mammifères en pleins ébats. Quel tour d'exploration, mon œil! Sans trêve, d'autres photos aussi osées et absurdes que la première se glissèrent en quantité non négligeable dans mon iPhone. Station Saint-Michel, ah! Enfin, j'arrivais presque à destination. Mes notifications cessèrent jusqu'à ma sortie de la station. Je pouvais enfin reprendre mon souffle. Et bang! Elles reprirent de plus belle. Je me rangeai en file indienne pour monter dans l'autobus 69. Un jeune homme, à l'allure tantôt douce et tantôt menaçante, jetait des coups d'œil dans ma direction. Un courage instinctif me poussa à lui parler pour lui poser « la question qui tue ». Avec une nervosité presque imperceptible, il me répondit que c'était lui le « coupable », suite à quoi nous échangeâmes nos numéros de téléphone. Il ferait beau cette fin de semaine, parfait pour une belle randonnée à deux, avait-on songé avant de se laisser partir. J'empruntai les escaliers pour accéder à mon appartement. Après une douche froide et une soupe fumante, je me glissai dans

Mouktar Houssein Awaleh

mon divan. L'écran de mon appareil s'illumina, un message texte de l'inconnu rencontré plus tôt cet après-midi y apparut : « allo, ça va? ». Ce à quoi je répondis que j'étais un tantinet secoué par sa technique de drague de tout à l'heure, mais que ce n'était guère le drame le plus triste au monde. Le vrai drame survint lorsqu'il nia son implication dans cette mascarade. Il mit sa main au feu que les images ne venaient pas de lui et qu'il n'avait rien à voir dans tout ça.



LE SOUS-MARIN

La page n’est pas encore tout à fait tournée. J’essaie de me contraindre : « Non, n’écris pas sur lui. Tu as tellement mieux à dire. N’écris pas sur lui, il ne mérite même pas tes mots. » Tant pis. Je préfère écrire sur lui plutôt que de ne pas écrire du tout. Les jours sont de plus en plus courts et les nuits de plus en plus froides. Et je ne sais plus comment rire.

C’est arrivé subtilement. J’ai fermé les yeux quelques instants pour me reposer et me voilà enfermée dans un sous-marin qui ne cesse de m'entraîner vers le bas. Le soleil chaud caressant les grands champs dorés me manque. River mes yeux sur l'infini, les accrocher dans les étoiles et me perdre en flottant hors de toute gravité me manquent aussi. Prise entre les parois d’une boîte vide et froide, je ne sais comment trouver la sortie avant de toucher le fond. J’ai toujours eu le mal de mer. On me dit de respirer, de prendre mon temps. On me dit que les feuilles mortes disparaîtront bientôt sous le poids de la neige, mais en attendant, que puis-je faire?

J’essaie de me dire que si avec lui j’ai commencé à couler, sans lui je ne peux que remonter. Alors, les choses s’améliorent. Les feuilles se meurent, mais mes yeux ne voient que de belles couleurs. Je continue de regarder le sous-marin sombrer. Tant pis. Je veux m’en sortir, je ne tomberai plus avec lui.

Une fois là-haut, on ne voit plus le fond de l’eau. Quand les souvenirs sont assez vagues, trop lointains, et quand l’eau salée de l’océan ne brûle plus les plaies, on sait que la page est enfin tournée.

Catherine Fortin

DEPUIS SA MONTÉE

Un monstre d'un froid goudronneux s'est éveillé
S'infiltrant dans le cœur des faibles et des blessés
Ainsi que dans celui des plus braves insurgés.
Au service de son seigneur, il asphyxie
La ville éclairée des érudits disparus.
Avec son ami plus létal que maladie,
Le sang ruisselle à travers la cité vermeille,
Secret su de tous et par tous dissimulé.
Ainsi, terreur avec violence triomphent
Et son emprise est absolue et assurée.

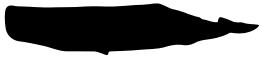
Chef bien-aimé, maître de l'inhumanité,
Tient de sa poigne le peuple prisonnier.
Citoyens muets et étrangers aveugles,
Son bâillon de peur et d'ambition est total :
Sa voix porte à présent l'unique vérité.
Leur colère comme un fleuve déchaîné monte,
Bouillonne jusqu'à anéantir tous barrages.
Révolte amorcée par des écrits censurés
S'embrase, menant le roi de rien au bûcher.
Le peuple, de sa voix, sans entraves, rugit!

5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées